

Québec français



L'enfance à la croisée des chemins « Le torrent » d'Anne Hébert

Stéphanie Grimard

Number 122, Summer 2001

L'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55940ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grimard, S. (2001). L'enfance à la croisée des chemins : « Le torrent » d'Anne Hébert. *Québec français*, (122), 83–84.

L'enfance à la croisée des chemins

« Le torrent » d'Anne Hébert

STÉPHANIE GRIMARD*

La meilleure façon de comprendre le rapport entre Anne Hébert et le thème de l'enfance, c'est sans doute d'aller chercher dans l'enfance même de son œuvre littéraire les divers éléments qui y font référence, et de prêter attention à ce qu'ils peuvent nous révéler sur l'imaginaire de la célèbre écrivaine. Sa toute première nouvelle, « Le torrent¹ », renferme en elle-même toutes les composantes d'un univers romanesque complexe et fascinant qui lui est propre et dont le symbolisme de l'enfance constitue une part importante. Dans la nouvelle s'affirme également « un motif littéraire qui semble correspondre au scénario d'un rite primitif d'initiation, celui de la puberté² », qui accomplit en quelque sorte le passage de l'enfance à l'âge adulte – passage qui revêt une signification toute particulière dans l'œuvre de l'écrivaine puisque c'est le lieu des choix et qu'elle joue constamment sur l'ambivalence³. Cette fatale croisée des chemins, ce dilemme forcé, place l'individu devant une double contrainte, une situation dans laquelle peu importe le choix qu'il fait, il y perd. Plusieurs facettes du « Torrent » tendent à le démontrer.

LA DOUBLE CONTRAINTE EN ACTION

L'intrigue mène constamment le jeune François vers une croisée des chemins symbolique, un lieu de choix. À douze ans, lui qui n'a encore jamais vu de visage humain « si ce n'est le reflet mouvant de [s]es propres traits, lorsque l'été [il se] penchait [t] pour boire aux ruisseaux » (p. 21), il décide de partir « à la rencontre d'un visage d'homme » (p. 22) ; le chemin de sa vie d'enfant croise celui du monde des adultes et voilà la révélation à laquelle aboutit sa première « prestigieuse [...] aventure » (p. 25) : « Le monde n'est pas beau, François. Il ne faut pas y toucher. Renonces-y tout de suite, généreusement » (p. 26). Ainsi se conclut la première initiation de François, pratiquée par sa mère, au monde adulte.

Plus tard, lorsque Claudine le force à aller au collège, François a le réflexe de « replier à jamais en [lui] tout geste spontané de sympathie humaine » (p. 28). Les chemins se croisent à nouveau et François choisit celui de la réclusion, ou plutôt il découvre son inaptitude à la joie et fait face à son incapacité de créer quelque lien avec une autre personne, conséquence sans doute de sa première initiation. Lorsqu'il décide enfin d'annoncer à sa mère qu'il renonce au collège, que jamais il n'ira au séminaire pour « redorer [sa] réputation » (p. 32), celle-ci lui frappe la tête à plusieurs reprises avec un trousseau de clefs – « où toutes les clefs du monde semblaient s'être donné rendez-vous » (p. 31, nous soulignons), ce qui a pour effet de rendre François parfaitement sourd (il n'entend désormais que le bruit de son sang battant dans ses propres tempes, qu'il associe au tumulte du torrent). Cette initiation finale, douloureuse et marquante, exécutée par la mère qui détient, symboliquement, toutes les possibilités du monde extérieur dans sa main, a pour effet de condamner François à un isolement perpétuel, à une sorte d'éternelle enfance, et provoque chez lui le renoncement total à un futur autre.

La mort de la mère, écrasée par la ruade de Perceval, le cheval, symbole du désir sexuel, annonce la fin de l'enfance de François ; le désir de l'enfant est libéré et se retourne fatalement contre la mère – c'est la rencontre violente et tragique d'Éros et de Thanatos. Une fois seul, François, au lieu de se sentir plus libre, ressent d'autant plus fortement le lien intime qui l'unit à cette « damnée » (p. 50) qu'était sa mère. Alors qu'il pourrait enfin s'affranchir de sa claustration et découvrir le monde, il plonge plutôt dans son passé pour y vivre, y refaire son malheur, le compléter.

Finalement, la mort de François peut s'expliquer ainsi : ayant à choisir entre vivre exclusivement en fonction du seul lien familial qui lui reste – le sang qui provient de sa mère et qui bat dans ses tempes – en perpétuant son isolement et affronter un nouveau monde inconnu mais riche de nouvelles vies possibles, François préfère mourir. L'ambivalence est insoutenable ; « c'est trop pour les forces humaines » (p. 50). En fait, on peut voir dans toutes les situations mentionnées une croisée des chemins itérative qui se traduit par une rencontre entre la tradition, l'immobilité, le respect des valeurs du passé et le mouvement vers un futur nouveau et prometteur. François, évoluant d'abord dans l'ombre sévère et astreignante de sa mère, choisit ensuite lui-même d'y rester, marqué à jamais par de pénibles initiations qui ont contribué à créer en lui une profonde aversion pour le monde extérieur. Celle-ci est d'ailleurs accentuée par la psychologie même du personnage, que nous examinerons afin d'approfondir notre étude.

PSYCHOLOGIE DE LA DOUBLE CONTRAINTE

Pour le jeune François, le bonheur semble fatalement hors de portée et, qui plus est, il paraît agir de manière à entretenir cette infortune. Coïncé entre les traditions et l'innovation, entre son isolement et son besoin de liberté, il se trouve dans un état de *double contrainte*, c'est-à-dire confronté à un choix dont le résultat le mène inévitablement à une perte (celle de ce qu'il n'aura pas choisi). Pour illustrer cette idée, tournons-nous vers Paul Watzlawick qui, dans un essai au titre faussement ironique⁴, montre entre autres comment utiliser son passé pour se maintenir dans l'inertie et le malheur. Il traite d'une faute initiale, que l'on pourrait associer à l'enfantement hors mariage de Claudine, dont les conséquences irréparables et irréversibles entraînent l'attitude suivante : « [...] jamais je n'aurais dû, mais désormais, il est trop tard. Le remords m'étouffe, mais je n'y puis rien. C'était un péché, la première fois, cette fois fatale que je regretterai toute ma vie, mais je suis devenu la victime de mon propre péché⁵ ».

Ainsi, non seulement Claudine vit-elle conformément à son passé, en fonction de la faute qu'elle a perpétrée et qu'elle doit à tout prix racheter, mais son fils également vit selon sa liaison avec ce péché commis avant même sa naissance. Depuis le début de son enfance, François est condamné ; « le mal [il] a choisi dès le premier souffle de [s]on existence » (p. 55). Il est pour lui irréversiblement trop tard pour changer de vie une fois la faute

accomplie, pour tenter de se faire accepter par le village ou, du moins, pour vivre en paix, même après la mort de sa mère. François va d'ailleurs beaucoup plus loin dans la fabrication de son propre malheur en se faisant la « pure et innocente victime » de « l'événement originel⁶ » auquel il n'a pas contribué : « Je suis lié à une damnée. [...] Non ! Non, je ne suis responsable de rien ! Je ne suis pas libre ! Puisque je vous répète que je ne suis pas libre ! Que je n'ai jamais été libre ! » (p. 50-51). Il est le sacrifié, pour qui il est tout simplement impossible d'améliorer sa situation puisqu'elle lui fut « infligé[e] par Dieu, par le monde, le destin, la nature, les chromosomes et les hormones, la société⁷ ». « Ce qui est fait ne peut être défait⁸ », écrit Watzlawick. Ce que l'on se construit comme univers, comme repère absolu durant l'enfance ne peut être déconstruit par la suite.

Jeter tous les blâmes sur l'enfance pour le malheur adulte, lui faire porter seule la faute, voilà le genre de pensée qui transparaît de la psychologie des personnages du « Torrent » et qui les maintient dans une double contrainte constante, les plaçant devant une infinité de possibilités mais les contraignant à refuser de s'engager dans l'une ou l'autre des directions pour plutôt faire demi-tour et s'emprisonner dans leur passé. Cette sorte d'immobilisation est amplifiée par les motifs de la nature et de la religion, que nous survolerons ici brièvement.

DE QUELQUES MOTIFS OBSÉDANTS : LA NATURE

Pascal disait que l'Homme a ceci de différent d'avec le reste de la nature qu'il a en lui la capacité d'évoluer, de se transformer, alors que la nature fait figure de stabilité. On constate chez François une relation fort particulière avec les éléments naturels, surtout après la mort de sa mère : « La pluie, le vent, le trèfle, les feuilles sont devenus des éléments de ma vie. Des membres réels de mon corps. Je participe d'eux plus que de moi-même » (p. 38). Suivant l'idée de l'auteur des *Pensées*, ce profond lien avec la nature serait antagoniste à tout mouvement d'évolution ; cela viendrait confirmer ce que nous avons déjà constaté, c'est-à-dire que François, par son attachement à celle qui l'a créé et aux éléments qui l'ont vu grandir – la forêt et le torrent – serait incapable de changement et d'ouverture au reste du monde.



LE RELIGIEUX

Dans « Le torrent », la puissance religieuse est ressentie comme punitive, assujettissante et contrôlante de destins. C'est de toute évidence l'image du Dieu de l'Ancien Testament qui est présentée ici⁹, comme en témoigne ce passage : « Moi je baissais les yeux, soulagé de n'avoir plus à suivre le fonctionnement des puissantes mâchoires et des lèvres minces qui prononçaient [...] les mots de "châtiment", "justice de Dieu", "damnation", "enfer", "discipline" [et] "péché originel" » (p. 20). Comme nous l'avons mentionné plus haut, François adopte vis-à-vis de la religion une attitude qui ruine tout espoir de changement puisqu'il voit tout ce qu'a voulu et fait Dieu comme inévitable et inéluctable. De plus, il y a dans la nouvelle plusieurs références explicites à un mythe religieux fort significatif qui façonne sans aucun doute l'imaginaire de l'auteur¹⁰ : la lutte de Jacob avec l'ange, représentation du combat perpétuel entre le corps et l'esprit. L'image même du torrent y est associée : « spectacle de plusieurs luttes exaspérées, de plusieurs courants et remous intérieurs se combattant férocement » (p. 35), le torrent est l'« espace symbolique de la confrontation entre Jacob et l'Ange¹¹ ». Aussi François se demande-t-il, après la mort de sa mère, s'il n'aurait pas « combattu corps à corps avec l'Ange » (p. 37). Cette image biblique symbolise le corps en constante transformation, réprimé sans cesse par un esprit contraignant qui punit les désirs de la chair. Ce Dieu que François ne connaît pas et qu'il redoute vient s'ajouter à tous les autres éléments explorés pour freiner sa maturation et l'immobiliser dans l'enfance.

Il n'est donc plus si étonnant de remarquer à quel point cette première œuvre d'Anne Hébert détermine le reste de sa production littéraire ; c'est là, dans l'enfance, que tout se joue. C'est en suivant le torrent que nous arrivons au fleuve illimité que constitue l'univers poétique de cette grande écrivaine. Celui-ci est d'ailleurs fortement marqué, on le sait, par la situation du Québec. L'importance qu'elle accorde à l'enfance et à la stagnation qu'entraîne un constant regard vers le passé ferait-il, selon elle, obstacle à notre évolution vers une prise en charge de notre futur, de notre destin ?

* Stéphanie Grimard est étudiante au bacc. international, Cégep François-Xavier-Garneau à Québec

Notes

- 1 Anne Hébert, *Le torrent*, introduction de Robert Harvey, Montréal, BQ (Bibliothèque québécoise), 1998, 181 p. (La pagination entre parenthèses dans le texte renvoie à cette édition).
- 2 Antoine Sirois, *Lecture mythocritique du roman québécois*, Montréal, Triptyque, 1999, p. 25.
- 3 Pensons ici par exemple à la jeune Julie Labrosse des *Enfants du sabbat*, à Clara Laroche de *Aurélien*, *Clara, mademoiselle et le lieutenant anglais* ou à Madame Roland de *Kamouraska*.
- 4 Ce philosophe et psychologue autrichien a écrit un livre intitulé *Faites vous-mêmes votre propre malheur*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Carasso, Paris, Seuil, 1984, 199 p. Ce livre présente les différents mécanismes par lesquels la psyché humaine réussit à maintenir l'individu moderne dans une double contrainte permanente.
- 5 Paul Watzlawick, *op. cit.*, p. 25.
- 6 *Loc. cit.*
- 7 *Loc. cit.*
- 8 *Ibid.*, p. 26.
- 9 Cf. Sylvie Demers, *Le torrent d'Anne Hébert*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH (Texte), 1998, p. 56-57.
- 10 Ce mythe est au fondement même de l'activité créatrice, selon Anne Hébert. Elle écrit, dans une introduction à son recueil de poèmes *Poésie, solitude rompue* : « L'artiste n'est pas le rival de Dieu. Il ne tente pas de refaire la création. [...] Il lutte avec l'ange dans la nuit. Il sait le prix du jour et de la lumière » (Anne Hébert, *Œuvre poétique 1950-1990*, Montréal, Boréal (Boréal compact), 1992, p. 61, nous soulignons).
- 11 Robert Harvey, *Pour un nouveau Torrent*, introduction au *Torrent* d'Anne Hébert, *op. cit.*, p. 16.